

# *Libretto*



MIR AMMAN

LES  
AVENTURES  
DES  
QUATRE  
DERVICHES

Traduit de l'ourdou par  
JOSEPH-HÉLIODORE GARCIN DE TASSY

*libretto*

© Libella, Paris, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-387-1

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Composées à l'origine au XIV<sup>e</sup> siècle en langue persane et attribuées par la tradition littéraire au poète indo-musulman Amir Khorso, *Les Aventures des quatre derviches* ont fait l'objet de plusieurs rédactions en persan et en ourdou<sup>1</sup>. La version choisie ici par le traducteur est celle profondément remaniée et adaptée en ourdou par Mir Amman. Le texte original a été dactylographié à Lucknow en 1803. Hélas, nous ne savons rien ni de la vie ni de l'œuvre de l'auteur, si ce n'est qu'il travaillait au Fort William College à Calcutta.

Ce livre de pur enchantement, qui puise sa matière et sa structure dans les contes des *Mille et Une Nuits*, entraîne son lecteur dans une succession d'aventures hautes en couleur par le procédé de l'enchâssement.

Devenu aujourd'hui un grand classique de la littérature en Inde musulmane, en Iran et au Pakistan, il est parvenu jusqu'à nous par l'édition qu'en donna Joseph-Héliodore Garcin de Tassy (1794-1878), érudit rendu célèbre par ses traductions de l'arabe, du turc, du persan et de l'ourdou, langue dont il fut le tout premier spécialiste en France. Cette traduction des *Aventures des quatre derviches* parut initialement sous le titre *Bag o bahar, le Jardin et le printemps, poème hindoustani* en 1878.

1. Langue des Indo-Musulmans qui puise dans l'arabe, le persan, le turc et l'hindi et s'écrit dans un alphabet arabe modifié.

C'est celle-ci qui est ici rendue aux lecteurs dans une version modernisée, après une éclipse de quarante-cinq ans qui nous sépare de sa dernière réédition restée injustement confidentielle.

## INVOCATION.

Je commence tout d'abord à écrire la louange de celui qui traça sur la tablette de l'éternité le mot *kun* (sois), par lequel il produisit l'univers. Le monde existe par lui et l'éternité est son partage. Il est en tout et hors de tout ; il est manifesté et caché comme l'odeur dans la rose. Tout œil ne peut apprécier sa beauté, et l'esprit de tous ne peut la concevoir. Il n'est pas donné accès à tout le monde auprès de cet être excellent ; il n'est pas donné à tout le monde d'être son ami. Il est seul le maître de la terre et de la mer ; il réunit les qualités les plus pures. Appelez-le *Allah* (Dieu), c'est le seul nom qui lui convienne. D'un grain il produit mille grains ; la rose et le bouton ; le rameau, la feuille et le fruit. Comment expliquer sa puissance ? La perle est manifeste par sa belle eau et l'eau par la perle. Personne n'est privé de ses bienfaits : les anges et les hommes, les djinns et les péris ; l'un a eu le cœur enflammé d'amour, et l'autre a manifesté l'inquiétude qu'il éprouve par la couleur jaune de son visage, pareille à celle du miroir (d'acier rouillé).

L'un possède la fortune et une position élevée ; l'autre est dans la détresse. Celui-ci pleure sans cesse ; celui-là est toujours en mouvement et en agitation. L'un serre sa poitrine à cause d'une blessure qu'il a reçue et l'autre l'entoure d'une étoffe précieuse. Ici la rouge tulipe et le jasmin, là le tamarin et l'acacia. Ici la droiture, là l'artifice ; ici le lierre tortueux, là

le droit cyprès. Ici la blancheur, là la noirceur ; ici la mendicité, là la royauté. Ici le *jîm* de la beauté (*jamâl*), qui est aussi le *jîm* de l'âme (*jân*) ; là, tout près de l'*alif* (d'Allah), se trouvent l'*alif*, *lâm* et *mîm* de la douleur (*alam*). Dieu a donné à quelques-uns la lumière des yeux, afin qu'ils voient les manifestations divines. Lui, dont la splendeur se reflète dans le *Kauçar*<sup>1</sup>, s'est manifesté par la flamme à Sinaï. Il opère partout d'une nouvelle manière, mais il y a un nouveau mode et un nouveau jeu. Partout est éclatante la même lumière : la terre et le ciel ; le soleil, la lune et Sinaï. Ce qui n'existe pas, n'existe pas ; et l'existence ne manque pas à ce qui existe. Dieu est le commencement et la fin. Il est demeuré et il restera. Sa puissance est merveilleuse. Ses voies sont étonnantes. Il a fait tout ce qu'il a voulu, et il fera tout ce qu'il voudra. Il ne saurait être en faute, là même où des centaines d'hommes zélés seraient impuissants. La pensée ne peut parvenir jusqu'à lui ni pénétrer le secret divin. Le Seigneur, miséricordieux et indulgent, ignore nos fautes, il nous donne du pain et pourvoit à nos besoins. Comment un être quelconque pourrait-il percevoir cette puissance ; comment un fil de fer (chaud) pourrait-il se comparer au feu ? Si de chaque poil du corps il se formait cent langues, elles ne pourraient exprimer convenablement la puissance de Dieu. Quant à toi, Schamla, pourrais-tu en dire quelque chose ? Borne-toi au respect, car c'est bien ici le cas. Comment ta pensée impuissante pourrait-elle atteindre à cette hauteur, en sorte qu'on pût connaître Dieu par ces pages ? Comprends cette histoire qui est très longue, adresse à Dieu tes prières : le moment est favorable.

1. Fleuve du paradis (toutes les notes sont du traducteur, sauf mention contraire).



PRIÈRES ET SUPPLICATIONS  
AU CRÉATEUR.

Ô échanson des deux mondes, verse-moi à boire tout de suite avec ta bienveillance ordinaire. Je voudrais du vin qui eût quelque ressemblance avec l'eau du Kauçar, afin qu'il fût pour moi un remède contre la fièvre qui me consume. Ce vin que tu me donnes dans une coupe brillante me fera trouver les idées profondes que je cherche. Je rappellerai à mon souvenir les accents du désir de mon cœur; je transcrirai des prières de la manière la plus expressive.

«Ô mon créateur, dirai-je, toi qui du faite de l'élévation que tu habites fais parvenir la nourriture quotidienne aux grands et aux petits, je te reconnais pour l'auteur de toutes choses, je vois que tu aimes à pardonner, que tu es la miséricorde même, et que tu couvres nos fautes, toi qui maintiens le monde depuis son commencement! Toi seul peux calmer les troubles du pécheur en agréant ses excuses et en lui pardonnant. Tu es l'asile de tous les cœurs blessés, le refuge des esprits désolés. Ô mon Dieu, je suis malheureux par l'effet des circonstances. Je suis piqué par l'aiguillon du scorpion du temps. J'ai éprouvé l'injustice et le malheur, j'ai supporté des injures et des peines. Le ciel a été défavorable au jeu de *nard*<sup>1</sup> de mon cœur, il a dérangé tous mes plans. Je suis désolé, égaré, blessé, misérable; le lien qui m'attache à celle que j'aime est pour moi un sujet d'angoisse. L'état fâcheux où je suis est gros de malheurs. Je suis dans l'agitation de la tête aux pieds et on dirait que chacun de mes cheveux se ressent de ma position pénible. Brisé quant à mon espoir, je suis désespéré; le jour et la nuit sont pareillement noirs

1. Sorte de jeu de dames.

pour moi. Ma fortune est renversée ; mon horoscope est sens dessus dessous, mais le bon augure de l'espérance semble apparaître du milieu de la nuit<sup>1</sup>.»

EXPLICATION  
SUR L'ÉTAT DE TROUBLE DE L'AUTEUR  
AU SUJET DE LA RÉDACTION  
DE CETTE HISTOIRE.

Échanson, donne-moi promptement à boire une coupe de vin, car le trouble où je suis rend mon cœur pareil à du *kabâb*<sup>2</sup>. Il me faut dire l'objet de mon désir, c'est à savoir la cause de la rédaction de ce livre.

La ville où je suis né est auprès de la rivière de *Mâtâ*, séjour de la gaieté, au soleil et à l'ombre. Son nom est l'anagramme du mot *anûp*<sup>3</sup>. Par la réputation de science et d'éloquence qu'elle a acquise, cette ville a été célèbre comme un petit Bénarès. Personne n'oubliera son aspect gracieux. La fleur du chambéli n'est-elle pas la poussière du soleil ? Qu'on ne soit pas étonné que ce lieu d'un si grand pèlerinage soit dans un état florissant. Celui qui la contempera d'un œil recueilli n'éprouvera pas de crainte au jour de la résurrection. Il sera content, délivré du chagrin du siècle et du souci des deux mondes. Il n'éprouvera jamais les malheurs du temps ; et le filet du destin ne parviendra pas jusqu'à lui. Mais quant à moi, ma mauvaise fortune m'a rendu tellement malheureux, que j'ai été obligé de quitter ma ville natale ; il a fallu en sortir, et le sort m'en a conduit bien loin. Il m'a mené dans le zila de Chandéra et m'y a montré le monde du changement. C'était un pays ravissant et un sol

1. Je supprime ici, comme dans le texte, une tirade astrologique.

2. On nomme ainsi en arabe les morceaux de viande grillée.

3. En retournant ce mot, qui signifie « Incomparable », on a *Pûna*, patrie de l'auteur.

admirable, mais la difficulté que j'y trouvais pour vivre me remplit de tristesse. Ce fut ainsi pour moi un véritable enfer, j'y trouvai la misère, et ma situation fut désastreuse. Là, le plus petit espace de terrain offre des montagnes et des villes, des jardins et des déserts. Le huma n'est-il pas le *carcarâ*<sup>1</sup> de ce pays, et l'épine n'y égale-t-elle pas la rose? Admettre de la grossièreté, c'est ouvrir la porte au cynisme; le magasin de la misère est la maison de la défaillance. La marque de la prospérité des habitations, c'est lorsqu'on appelle l'automne un zéphyr matinal. Ce qui est bon peut avoir une enveloppe malpropre, l'homme honnête peut être sale et négligé; mais tout homme qui a la foi doit résister à la tromperie, à l'astuce et à la calomnie; celui dont la langue est silencieuse à l'égard de Dieu n'éprouve pas, quand il mange ou quand il boit, la satisfaction de celui qui remplit ce devoir.

Pour revenir à ce zila, je le considère comme une division de l'enfer; on n'a jamais vu ni entendu parler d'un tel district. Quelqu'un qui le traverse peut-il y demeurer? Dans ce cas il y éprouverait mille tourments comme en enfer. Je demeurai néanmoins une année entière attaché au tribunal, où j'étais constamment occupé; mais j'y restai comme un oiseau dans sa cage; sans moyens suffisants d'existence: le cœur impatient, malade d'esprit, plongé dans l'océan de la crainte et de l'espérance. Comment décrire un tel état d'affliction? car un moment était pour moi comme mille ans. Toutefois l'ombre du bonheur s'étendit sur ma fortune, Dieu eut pitié de mon état, en sorte que le chef du cadastre de ce zila fut nommé ailleurs. Son successeur, étoile lumineuse de bonheur, était brave et généreux, savant, sans pareil, sage et tout à fait digne de ce poste. Ses pieds auraient embelli le trône royal<sup>2</sup>.

1. L'oiseau nommé *Ardea virgo*.

2. Ici se trouve, sur le personnage dont il s'agit, une longue tirade que je supprime.

COMMENCEMENT DE L'HISTOIRE.  
EXPLICATION SUR LE ROI DE GRÈCE.

Échanson, verse-moi du vin de ta coupe transparente, en sorte que tout à coup la joie parvienne à mon cœur. Excite en moi une pensée qui m'enflamme et qui rende ma langue aussi pénétrante que le feu. Par ton moyen, je n'aurai ni peine ni fatigue, et une ancienne verve animera mon jeune corps. Fortifié par elle, ce récit merveilleux couvrira de honte la tour de Babel.

Nous apprenons par une ancienne légende qu'il y avait un roi des rois de Grèce, qui appartenait à une noble race et était l'asile du monde. Ce grand potentat possédait d'immenses trésors. Il avait une grande armée ; il était gai, jeune et brave ; il était, plus que tout autre, comme un vrai lion pour la bravoure. Il était généreux comme Hatim ; il avait la grandeur en partage, et pour la bravoure il l'emportait cent fois sur le célèbre Rustam. Ce prince jeune, heureux et fortuné se nommait Azâd-bakht (Fortune libre). Ce monarque privilégié avait la puissance de Salomon, la montagne était au-dessous de lui quant à la hauteur de ses vues. De sa bouche, lorsqu'elle s'ouvrait, sortait l'éclat du commandement, et de ses yeux se manifestait la splendeur royale. Le monde était florissant dans son siècle ; le chagrin et la tristesse y étaient inconnus. Dans son temps, personne n'était pauvre, car il s'efforçait de travailler au bien-être de tous. Les voleurs n'avaient pas besoin de voler ; car la munificence du roi atteignait tout le monde. Personne ne songeait à ce qui pouvait se passer ; nul n'éprouvait d'inquiétude au sujet de la fortune. Personne n'avait souci de sa nourriture, ni n'enviait autrui. Les villes étaient nombreuses dans son royaume ; à chaque instant des réjouissances avaient lieu partout. La justice régnait dans toute la monarchie ; l'injustice s'en était enfuie. La coupe du

désir était pleine de joie, le jardin des souhaits avait toujours de la fraîcheur. Jour et nuit les cyprès agités par le zéphyr étaient verdoyants; ils n'éprouvaient pas le vent d'automne ni la vexation à cause des pierres qu'on pouvait leur jeter. Les branches étaient couvertes de roses, et des centaines de rossignols s'empressaient auprès de toutes ces roses. Les fleurs s'épanouissaient et elles faisaient l'admiration du jardin, ici la chambéli, là la rose blanche. Il y avait jardin sur jardin; on y voyait la tulipe qui semblait abreuvée de vin; on apercevait quelque part le buis se mouvant comme un homme ivre avec un bouquet sur le dos. Les colombes faisaient perdre l'esprit par leurs gémissements, leur collier était comme l'anneau à l'oreille des esclaves. Bref, on jouissait d'un printemps perpétuel et dans les allées des jardins il n'était pas question d'épines. Azâd-bakht était un océan de générosité, un lion de bravoure, jeune, heureux et plein de courage. La moindre chose qu'il faisait en fait de justice, c'était de rendre les méchants lions obéissants aux chèvres. Ses soldats étaient vaillants, son armée innombrable, car les étoiles étaient son armée et il était le roi du monde. S'il désirait avoir une troupe de soldats, le double de ce qu'il voulait s'offrait à lui. Il chassait sans cesse aux lions, et il n'y avait jamais le moindre arrêt dans sa chasse. Il percevait l'impôt des sept climats et on le nommait «le Roi des rois».

Ce potentat au sourcil élevé et aux lèvres duquel le souffle du Messie obéissait, ce possesseur du monde, ce Darius de l'empire de l'univers dont je décris les belles qualités, et qui était tel que si chaque cheveu du poète était un calame, il ne pourrait en tracer la dignité; ce potentat, dis-je, dont le cœur était content de toute façon, avait seulement le regret de n'avoir pas d'enfants. À chaque instant il se plaignait de son sort, car il n'avait pas d'héritier de son trône. Dieu ne lui avait donné aucun fils, en sorte que sa chambre à coucher, d'obscur qu'elle était, devint lumineuse. Ceci était

un chagrin pour son esprit et un désir pour son cœur, mais il espérait toujours en Dieu dans cette attente. Ce prince ambitieux avait donc le cœur serré, et il se décida sagement d'aller chaque nuit aux tombeaux des saints personnages se recommander à leurs prières. Le fou ne sait quel est son but ; mais la nuit est merveilleuse si le ciel est propice. Il prit l'habitude de fréquenter les derviches, et dans l'espoir de la lampe de la maison<sup>1</sup>, il donna tout. Il sortit une nuit étant très affligé, tandis que la lampe du firmament était affaiblie. Il jeta les regards au loin dans cette nuit sans lune, pour voir s'il n'y avait pas quelque flamme brillante. Il aperçut une lampe allumée exposée à l'air dans un jardin florissant, mais elle disparut bientôt. Il dit en lui-même : « Est-ce un jeu des djinns, ou un miracle des saints ? » Étonné de ce spectacle, dans son état d'affliction, il alla avec crainte et espoir vers l'endroit où se trouvait cette lampe. Lorsqu'il fut tout près, il vit qu'en effet c'était une lampe allumée et posée sur une pierre. Il comprit, dans son étonnement, que cette lampe n'était pas allumée pour rien, et qu'il y avait en cela quelque secret. Comme il regarda de plus près, il vit qu'il y avait là réunis auprès d'elle quatre derviches. Il fut content, et avec cent prières il remercia Dieu, et dit : « Ô Gouverneur de l'univers ! Ô Créateur des hommes, le discours de Mir Hasan a été juste pour moi. *Le moment de la grâce n'est pas venu pour toi ; mais aie confiance et ne te livre pas au désespoir*<sup>2</sup>. Je remplirai donc la coupe de l'espérance du vin de la gaieté, car la lampe de mon désir est brillante. Ces gens de Dieu, qui augmentent l'éclat moral, réaliseront la cure entière de ma maladie. Mon bonheur, digne d'Alexandre, est véritable pour moi, car Khizr a produit les ténèbres où je suis<sup>3</sup>. Ne désespère pas de la faveur de Dieu, ainsi va bai-

1. C'est-à-dire d'un fils.

2. Ceci est une citation du célèbre poète hindoustani Mir Hasan, l'auteur du *Sihr ul Bayân*.

3. Allusion à une légende musulmane.

ser les pieds de ces derviches. Quoique mon instinct naturel m'eût donné ce conseil, toutefois mon esprit ne me permit pas de le suivre en disant : "Toi qui es agité, ne te livre pas à la précipitation, il peut se faire qu'il soit nuisible de se hâter. Comme un lion méchant qui peut être pris dans le filet, ne mets pas trop de promptitude dans ton affaire. Il ne faut pas aller tout de suite dans une société étrangère sans la connaître en rien. Sache du moins ce que peuvent être ces gens-là et flaire la senteur de la poche de leur musc ; tu sauras alors si ce sont des hommes ou des démons, si ce sont des dives ou des ogres du désert. Sans te cacher de leurs yeux, reste assis dans un coin en secret, afin que la chose te soit connue et que leur nature te soit manifestée par leurs discours."»

Alors, ayant écouté la voix de la raison et réfléchi dans son esprit sur le message de l'intelligence, le roi alla dans un angle et y resta assis en silence. Il s'assit ; mais sa fortune, qui était endormie, se réveilla, et alors il entendit tout simplement de ses oreilles qu'un de ces derviches se mit tout à coup à répandre les perles de l'éloquence et à dire : « Ô roi des rois (spirituels) ! nous sommes de vrais amis, des compagnons de douleur, nous sommes assis ensemble dans la même réunion intime, en sorte que nous quatre, pleins de chagrin et de tristesse, nous sommes joints ensemble par l'effet de la bonté de Dieu, et notre esprit ne se met jamais en peine des révolutions qui ont lieu le jour et la nuit. Dieu seul sait ce qui doit arriver ; par exemple, si nous, derviches, nous serons longtemps réunis. Ainsi, maintenant, sans souci et en priant, nous devons désirer que cet état se prolonge. Il n'est pas bon de dormir dès à présent, car le derviche revêtu de son froc doit veiller la nuit. Mais que sans tromperie et sans erreur chacun de nous raconte ses aventures. Tous devront dire ce qui a pu leur arriver, afin que cette nuit se passe en nous tenant éveillés. » Les derviches s'accordèrent alors là-dessus et dirent à celui d'entre eux qui leur avait adressé la

parole : « Ô roi, libre des soucis du monde, élevé en dignité, il est bien loin de nous de ne pas vouloir obtempérer à vos désirs avec la tête et les yeux. Racontez d'abord vos aventures, puis nous exposerons les nôtres. »

#### AVENTURES DU PREMIER DERVICHE.

Échanson, apporte-moi tout de suite un peu de vin de Portugal et abreuve-m'en, en sorte qu'il montre à mes yeux la lumière et qu'il éloigne le voile du secret. Je vais donc raconter les premières aventures, je vais montrer à tous les premières occurrences.

Alors le derviche, ayant agréé la demande qui lui était faite, raconta ses aventures dès le commencement avec un esprit triste. « Ce qui s'est passé avec peine et chagrin, a eu lieu, dit-il, à l'égard du fils d'un riche marchand. Celui qui est actuellement sur la terre dans cet état de supplication a été bien élevé dès le berceau et tendrement choyé. Mon père était un grand marchand sans pareil et son commerce était ancien. Exposerai-je le tableau de ses richesses et de sa position ? La plume ne saurait le faire pas plus que la parole. Dieu avait donné une lumière à ses deux yeux, car il avait une fille et un fils. Il maria celle-ci de son vivant et lui donna un grand douaire. Mais voyez mon mauvais sort et comment il m'a noyé dans le sang. En peu de temps, mes parents (père et mère), qui me comblaient de caresses, de bonheur et de repos, se mirent en marche pour le royaume de l'éternité et ainsi je fus affligé par la tristesse et par le chagrin. Je fus en proie à la douleur, aux soupirs et aux gémissements, et en butte à la violence et à la rigueur du temps. J'allai la tête nue, le collet déchiré, et la poussière de l'orphelinat vola sur ma tête. Expliquer cette douleur passée serait renouveler mon chagrin, mes plaintes et mes soupirs.



« Bref, lorsque cet événement arriva, les marchands d'orge et de blé se réunirent et recherchèrent mon amitié ; et aussi les libertins, les aigrefins et les escrocs. Ces gens se familiarisèrent avec moi au point que leur plus petite absence me semblait un malheur. Je ne comprenais pas ce qu'on me disait, mais on me soufflait sans cesse aux oreilles : "Ô toi qui as le sentiment des choses ! voilà le temps de la jeunesse, n'éloigne pas de toi sa faveur. Quand cette saison est passée, elle ne revient plus, et elle ne vous touche qu'un jour. Prends maintenant la saveur de la jeunesse, savoure le goût de ce monde périssable avec du vin de Kétaki dans ta coupe ; rends comme de la viande grillée le cœur des envieux. Prépare un lieu secret, fais-y venir une belle et prenez du plaisir dans votre société mutuelle. Il faut lui faire boire une coupe pleine, puis la serrer voluptueusement dans tes bras. Que la faveur de la nuit qu'éclaire la lune ne soit pas le partage de celui qui n'affronte pas l'envie dans Babel. Sans cela le charme du monde n'a pas lieu, la lune éclaire en vain la nuit pour la promenade des jardins. Ceux-là ne jouissent pas du bienfait de l'existence qui n'ont pas eu en partage la joue d'une amie. Celui qui n'a pas tenu le sandal d'une jambe n'a pas eu la faveur des horizons." »

« Cette effervescence du commencement de la jeunesse a un entraînement séducteur. Quand s'est manifestée cette flamme excitante, le cœur marche dans cette voie. Je ne me souciai plus du jour ni de la nuit ; je ne songeai qu'au vin et au doux plaisir de l'amour. Toutefois, après peu de jours, tout ce que je donnais en abondance à mes amis, tout ce qu'ils mangeaient et buvaient avidement, tout cela ne dura pas. Mes amis songèrent alors à me quitter, et comme feuille à feuille. La lampe de l'assemblée fut éteinte, il n'y avait plus de flacon et l'échanson n'avait plus de fonctions à remplir. La flèche alla loin de son but, la détresse et les querelles se mirent à avoir lieu. Il ne me resta pour me couvrir le corps

qu'un vêtement de cuir. Ma nourriture fut désormais le sang de mon cœur. Comme peu à peu le malheur tomba sur moi, à la fin je devins, par l'effet de mon chagrin, aussi maigre qu'un cheveu. Mon corps était aminci, j'avais la figure renversée. On aurait dit que mon printemps s'était changé en automne. Mon corps n'avait plus la même apparence, mon visage avait perdu son éclat, on comprenait qu'il annonçait la manifestation du chagrin. Comme je ne trouvais nulle part d'asile à mon malheur, je jetai les yeux sur la maison de ma sœur. Quand j'y allai, ma sœur, en me voyant, mouilla de ses larmes le pan de sa robe et me dit : "Hélas, hélas ! Quel est l'état où je te vois ! Comment es-tu donc ? Ce n'est ni toi ni ton apparence. Quel chagrin t'a rendu si maigre ? Comment se fait-il que tant d'infortunes soient tombées sur ta tête ?" Comme je trouvai ma sœur compatissante à mon chagrin, je lui racontai, tout en pleurant, ce qui m'était arrivé. En l'entendant, elle fut fort triste et me dit : "Ô mon cher, il faut que nous éprouvions les vicissitudes du temps. Je n'ai jamais ouï dire que ce qui doit arriver n'arrive pas, ni que l'écrit du destin puisse être changé. Ce n'est donc pas ta faute si tu es malheureux, ainsi éloigne de ta pensée le souvenir de ce qui s'est passé. Ne te mets en peine de rien, reste auprès de moi et ne te livre pas au désespoir. Nous sommes deux perles de la même huître, nous sommes deux fruits du même arbre."

« Je restai chez ma sœur un certain espace de temps ; toutefois elle me dit un jour les yeux pleins de larmes : "Si vous voyageiez, vous trouveriez le repos sans importuner personne. J'ai dans ma maison tout ce qui est nécessaire pour le commerce." Ayant donc pris des marchandises, je les remis au chef d'une caravane. Et comme je voyageai tout seul par la voie de terre, je parvins promptement à Damas par la grâce de Dieu. Mais j'arrivai à la ville en temps inopportun, et d'un œil affligé j'en vis la porte fermée. Les gardiens n'agrèrent

point ma prière, ils n'ouvrirent pas la porte, sans égard pour mes supplications. Que devais-je faire dans mon désespoir? J'étais fatigué et je restai sous les murs de la ville. Après y avoir passé la moitié de la nuit, je vis un spectacle étonnant. J'aperçus en effet un coffre descendre du château, et je m'en réjouis, pensant que c'était quelque chose de bon. "C'est peut-être, me dis-je, un augure favorable que Dieu me manifeste dans ma détresse. C'est une faveur du jeu de cartes du monde invisible. Ne serait-ce pas même de l'argent que m'enverrait la bonté indubitable de Dieu?" J'allai donc auprès de ce coffre et je l'ouvris. Il fut alors manifeste pour moi qu'on y avait enfermé une personne qu'on avait traîtreusement maltraitée. C'était une jeune femme de quatorze ans, qui était à demi morte noyée dans son sang. Cette charmante femme disait doucement: "Ô infidèle, ce mauvais traitement est complet; je ne t'ai jamais offensé, je n'ai jamais affligé ton cœur par la moindre parole. Lorsque je t'ai vu triste, je t'ai fait rire. As-tu pu dire que je t'ai tourmenté? Telle est la récompense de ma bonté, telle est la rétribution de mon amour, tel est l'échange de ma bienveillance, en sorte que tu sois devenu l'ennemi de ma vie. Je livre au généreux par excellence pour le jour de la résurrection ta méchanceté et ma bonté. Ô infidèle, voilà ce que je te dis. Ne me traite pas aussi cruellement. Donne-moi un coup définitif, car la vie ne m'est désormais plus supportable."

«Lorsque je vis ce spectacle, je m'évanouis; on aurait dit que le monde de la mort m'avait entouré. Toutefois je me soutins comme je pus, et je dis à cette belle qu'aussitôt que le jour paraîtrait je ferais de mon mieux pour la servir, quelque chose qui arrivât, que je vécusse ou que je mourusse. Sur ces entrefaites, la nuit fit place à l'aurore et la chose n'en fut plus douteuse pour le monde. Alors je conduisis tout de suite la belle à la ville et je la mis en lieu sûr. J'allai ensuite chercher du secours, de rue en rue et de porte en porte. J'appris dans

la ville le nom d'un médecin pareil à İça (Jésus-Christ), et qui portait le même nom. Je l'amenai auprès d'elle, il examina ses blessures et je ne mis pas de retard à la servir. Par la grâce de Dieu elle fut bientôt rétablie et elle revint à la santé. Mais tout mon argent et mes meilleurs profits furent mis aux pieds de cette belle au visage de fée. Par intuition, elle comprit que j'allais me trouver sans ressources ; m'ayant vu soucieux, cette belle se mit donc à me dire en souriant : "Voyageur, il n'y a pas lieu de se désoler. Ne sois en souci d'aucune manière ; si j'avais une feuille de papier, je te procurerais un trésor." Je lui donnai du papier, un calame et de l'encre, et elle écrivit je ne sais quoi. Elle plia ce papier, me le remit et me dit : "Sous le château il y a une belle maison ; celui qui l'a fait construire et qui en est le maître, c'est Sidi Bahâr ; vas-y et remets-lui cette petite lettre." Je portai donc cette lettre à son adresse, je la remis à cet homme de belle apparence. Alors il m'envoya tout de suite, sur la tête d'esclaves, des plateaux pleins d'or. Je les portai fidèlement à la belle en question, et elle me dit alors : "Ô toi qui es plein d'intelligence, il ne faut plus se lamenter. Dans une boutique à l'extrémité du marché il y a un marchand nommé Yuçuf ; achète-lui ce qu'il faut au moyen de cet or." Je me revêtis d'un manteau, j'allai à l'adresse en question et je donnai en or le prix demandé. Comme ce fameux marchand était aimable, il devint mon ami tout de suite. Puis il me fit une invitation et il me dit d'une bouche souriante : "Faites-moi l'honneur d'accepter avec bienveillance l'humble invitation que je vous fais de venir chez moi<sup>1</sup>." Tandis que je m'occupais de mon achat, il répéta plusieurs fois cette invitation. Comme il insista beaucoup, je fus forcé de l'accepter. J'allai remettre mon acquisition à la belle inconnue et je lui fis savoir l'insistance de Yuçuf et ma promesse. "Accomplissez votre promesse",

1. C'est-à-dire à sa maison et non à sa boutique.

me dit-elle, et je répondis que j'agirais ainsi. J'allai donc chez Yuçuf et je trouvai tout disposé pour un banquet.

« Lorsque nous fûmes assis, tout rideau fut éloigné et le vin rouge fut apporté. Dans cette essence de plaisir sans peine ni souci, mon hôte bienveillant avait néanmoins les yeux mouillés de larmes. Je lui demandai s'il n'était pas séparé d'une personne chérie et si le désir de posséder cette consolation du cœur ne l'agitait pas. Je lui donnai donc la permission de la faire venir, mais elle détruisit par sa présence le bien-être de notre réunion. Si je décrivais son visage, ceux qui en entendraient le récit en éprouveraient une véritable horreur. Sa figure était noire comme mille noirs malheurs : elle rappelait l'obscurité du Sinaï. Les hôtes, en la voyant, furent fâchés ; mais le jeune homme qui était triste fut content. De cette façon, pendant trois jours et trois nuits, cette réunion de plaisir et d'amour eut lieu. Lorsque l'aurore parut et augmenta le plaisir, je pris congé de mon hôte. J'allai tomber aux pieds de ma belle, mais elle me releva en riant et en m'embrassant. Cependant elle me demanda des nouvelles de l'invitation. Je lui en donnai et je m'excusai, puis elle me dit : "Il est poli d'inviter aussi ce jeune homme, mais ne songe pas aux préparatifs, n'en sois pas en peine. Dieu rendra facile ce qui est difficile." J'allai donc auprès de Yuçuf, d'après le désir de ma belle inconnue, et je le suppliai d'accepter mon invitation. Bref, je l'amenai et je vis que la maison où je demeurais était préparée d'une manière merveilleuse. Des tapis de prix étaient étendus partout et leur vue réjouissait le cœur. Dirai-je toutes les magnificences royales qu'il y avait ? Cette belle toute charmante, ayant changé de vêtement, prenait toute seule la peine de faire les préparatifs du banquet. "Faites maintenant, me dit-elle, les honneurs de l'hospitalité et dévouez-vous dans la mesure du possible. Si par malheur votre hôte était triste, tous mes soins seraient vains. Il est nécessaire que sa maîtresse vienne aussi, afin que la douleur de l'absence soit éloignée

de son cœur, afin que notre hôte soit tout à fait content et que moi aussi je sois libre de peine.” J’allai donc dire à mon hôte : “Si la chose vous fait plaisir, agissez sans façon et faites venir celle qui est le repos de votre cœur.” Comme je ne lui dis que ce qu’il désirait, cette laide femme parut bientôt. En la voyant j’en eus horreur, et cependant le jeune homme eut un *lakh*<sup>1</sup> de joie. Bref, elle resta trois jours sans voile, dans cette société et cette compagnie, le vin circulant à la ronde. Cependant l’invité me dit : “Il est temps de se retirer, mais mon cœur désire que nous buvions encore ensemble.” Il s’assit alors derrière un rideau lointain, mais dirai-je ce qui s’y passa ? Étant ivre par l’effet du vin qui ne cessait de circuler, je tombai sur un lit sans sentiment. Lorsque après quelque temps j’ouvris les yeux, je ne vis plus ni la réunion, ni les préparatifs, ni tout le spectacle antérieur : tous ces embellissements, tous ces ornements avaient disparu sans laisser de trace, comme lorsqu’un endroit a été dévasté par les pluies. Dans mon étonnement, je me mis à chercher de tous côtés, mais je ne trouvai pas la trace de ma belle inconnue, sa vue ne frappa mes regards nulle part. Toutefois, dans un coin, sous une couverture, je trouvai mes deux hôtes assassinés. Je fus fort surpris en mon esprit et je m’écriai : “Seigneur, quel est ce secret ?” J’étais dans cette perplexité lorsque l’eunuque, le même qui était le cuisinier du festin, se présenta à mes regards. Je repris alors courage et je lui demandai l’explication de ces circonstances. Il me répondit : “Que t’importe ? il n’y a pas de demande à faire là-dessus.” Ayant compris ce que cela signifiait, je lui demandai néanmoins de m’indiquer où était ma belle. “Faites-moi savoir bienveillamment, lui dis-je, ce qu’elle fait et pourquoi elle a paru me congédier.” L’eunuque me tranquillisa sur la maîtresse du harem et me dit où elle était allée ce soir. Je m’assis dans un coin près d’une

1. Un lakh vaut cent mille. C’est un idiotisme.

porte avec cent espoirs et cent craintes. J'étais dans l'attente du jour. La nuit se passa tandis que je tremblais.

« Lorsque le soleil brilla du côté du levant, cette lune parut à une croisée. Mes yeux la virent et je poussai un soupir bien naturel. Je lui dis : “ Bien que je sois le siège de cent imperfections, ne m'éloigne pas ainsi de ton cœur. ” Comme elle m'entendit, elle se voila le visage ; alors j'éprouvai encore plus d'émotion. Tel était l'état des choses, lorsque l'eunuque arriva et me dit : “ Ô toi qui es destitué de ce que tu désires ! vois cette mosquée, vas-y rester, et peut-être y réussiras-tu dans ton désir. ” J'allai donc là et je restai dans l'attente, comme le jeûneur attend le soir. Quand une portion de la nuit se fut écoulée, ce même eunuque vint encore. Il me mena avec lui dans un jardin pour m'y faire trouver un remède à ma blessure. Après un peu de temps, la belle parut. Pareille au buis, elle se présenta à ma vue dans une allée. Comme je n'avais pas des milliers de pièces d'or à mettre à ses pieds, j'y mis celles des larmes de mes yeux. Cet eunuque compatissant me conduisit auprès d'elle et lui parla en ma faveur. Mais elle lui répondit en fronçant le sourcil : “ Dites à cet individu de ne concevoir aucun désir relativement à moi ; mais d'accepter mille sacs de pièces d'or, puis de se retirer misérablement où il voudra. ” Je me sentis évanouir en entendant ces mots ; on aurait dit que le monde de la mort s'était étendu sur moi. Je tombai donc sur la terre en pleurant et en gémissant ; je me levais et je retombais. Je lui dis enfin, m'adressant à elle en me soutenant et ayant retrouvé le sentiment : “ Es-tu à ce point ingrate ? Rappelle-toi le jour où je te sauvai ; ne jette pas au vent mes services. Si j'avais aimé l'or, je ne l'aurais jamais prodigué si facilement pour toi. Je ne l'aurais pas mis à tes pieds, et je n'aurais pas adouci tes chagrins. Comprends toute la peine que je me suis donnée, lorsque je suis venu à bout de rendre vermeille ta bouche empreinte de la pâleur de la mort. J'ai jeté au vent pour toi mon cœur, ma religion

et mon or; et à la fin, voilà ma récompense! Mais j'ai fait l'énorme faute de ne t'avoir pas reconnue infidèle. C'est en me connaissant que tu me méconnaiss et que tu oublies entièrement la fidélité que je t'ai vouée. J'ai mis sur tes blessures des cataplasmes, et tu voudrais mettre du sel sur celles de mon cœur. Ô Dieu! rappelle-toi mon dévouement sans bornes dans ce malheur imprévu! Dis-moi jusqu'où est allée ta bienveillance, et jusqu'où est allé mon dévouement. Tu as été tout à coup fâchée contre moi, et tu m'as méconnu. Par Dieu, ne me donne pas du poison en place de reconnaissance; car le poison est-il jamais dans la pistache<sup>1</sup>? Ne me frappe pas d'une épée par ton discours. Je suis donc immolé par toi, quel malheur! Si tu crois que c'est justice, tranche-moi la tête avec une épée d'acier, en sorte que je sois éloigné des soupirs et des gémissements et que je sois en sûreté loin de l'agitation."

«Lorsqu'elle eut entendu ma réponse de ses oreilles, l'aver-sion sembla s'accroître dans ce cœur de pierre. Elle ne fit pas du tout attention à mon état; elle se leva et prit le chemin de son palais. Quant à moi, tout en pleurant et en criant, je frappai ma tête et mon corps avec une pierre. Toutefois, elle se refusa absolument à m'entendre, bien que dans mon désespoir je déchirasse le collet de ma robe. Que dirai-je de plus? Le désespoir s'était étendu sur ma vie, et l'espoir était changé en milliers de désappointements. Car je voyais que maintenant le résultat de tout ceci ne serait pas selon mon désir et que mon temps ne serait que tristesse. Je me levai donc désespéré et désolé, dégoûté de la vie. Je déchirai mon collet jusqu'au bas de ma robe et je fis voler de la terre sur ma tête. J'errai, autant que je le pus, de lieu en lieu; mais nulle part le but que j'avais en vue ne fut atteint. Je n'eus plus la force de marcher et mes lèvres ne purent plus soupirer. Comme

1. Allusion à la bouche de la personne dont il est question.



j'étais dans ces angoisses, j'allai de nouveau sous les murs de la mosquée, et je m'étendis sans force auprès de la fenêtre ; mais il arriva que cet eunuque bienveillant, compagnon des malheureux et des délaissés, vint à passer par là, et, m'ayant vu, il soupira et jeta sur moi un regard de pitié. Il compatit à mon triste état et il m'emmena, pensant que j'étais privé de raison. Il me conduisit au palais de l'ingrate princesse, comme un étranger. Elle lui demanda qui j'étais. Il répondit : «Majesté, c'est celui qui est resté éloigné de votre présence. C'est ce malheureux, objet de blâme, qui est tombé loin de vos yeux comme de véritables larmes. Il n'a plus ni figure, ni couleur, ni odeur ; il n'a ni force ni parole. Son état était tellement désolé, qu'il n'a actuellement d'autre refuge que vous. – Ce n'est pas lui, dit-elle à l'eunuque, il est parti d'ici. – Si j'ai sécurité pour ma vie, répondit l'eunuque, je dirai donc ce que comprendra une personne qui apprécie les choses : il se repent, il est affligé et il m'a rendu compatissant à son égard. Son état est changé par l'absence ; il est malheureux à cause de ce qui s'est passé. Il a dédaigné l'argent que vous lui avez offert, et il est maintenant en votre présence, ô belle voleuse de cœur ! Regardez-le avec faveur, ne prenez pas sur votre cou le sang innocent. Car, au jour de la résurrection, si vous ne l'agréez pas, il vous saisira de sa main par le pan de votre robe. Ne songez donc plus à sa faute, soyez-lui fidèle et accordez-lui ce qu'il désire. Il vous convient d'être compatissante envers lui et de vous l'attacher. Il ne faut pas rebuter l'ardeur d'une personne aussi dévouée ; il n'est pas juste de le tyranniser dans son esprit ; Dieu vous l'a amené par l'effet de sa bonté, et il lui a fait oublier toute malice et toute colère.»

« Cet eunuque, m'ayant donc appelé auprès de lui, me dit : «Quelle est ton intention et que désires-tu en définitive ? Pourquoi te déchirer inutilement la peau ; tes services véritables et parfaits ne sont-ils pas réels ? La gratitude peut-elle s'éloigner du cœur ? »

« Il est vrai que ce qui arrive est destiné ; car lorsque le Ciel voulut enfin mon bonheur, mon mariage se découvrit dans le lointain. Un jour que, malgré cent désirs, je n'eus de goût que pour le silence, voyant cet acte de ma part, cette belle se mit à me dire avec grâce, en riant : “Ô homme timide ! je ne voulais pas pousser les choses jusqu'à cette épreuve. Je reconnais la justice de ta demande. – Mais, lui dis-je alors, j'ai une appréhension, et mon cœur a un soupçon. Tant qu'il ne sera pas dissipé, je ne serai pas tranquille.” Quand elle eut entendu ces mots, bien qu'elle en fût affligée, elle consentit à la fin à dire son secret. Elle expliqua d'abord l'histoire du plaisir et du divertissement, celle de son enfance ; puis le changement soudain de son caractère, l'altération de ses goûts et la sauvagerie qui l'atteignit et lui inspira l'éloignement du monde. “Je dis la chose à mon eunuque, continua-t-elle, en le priant de trouver un remède à ma mélancolie, et l'eunuque me dit : ‘Si la princesse buvait un peu de la liqueur de chanvre, elle reviendrait à son état naturel. – Bien’, dis-je. Alors il vint ayant en sa main le flacon de la liqueur indiquée. Je bus donc de cette liqueur, d'après le conseil de l'eunuque. Je donnai l'ordre de m'en apporter une fois par jour, et j'en demandais plus souvent encore. L'enfant qui m'apportait toujours le flacon en question avait les vêtements sales, mais il s'exprimait facilement. Il était agréable, il parlait bien, il avait une bouche douce ; il était charmant, et il aurait brillé dans une réunion. Il plut beaucoup par ses paroles à mon cœur, et il me charma de plus en plus. Bien que je lui donnasse toujours quelque chose, parce que j'étais contente de lui, il ne changeait néanmoins pas de vêtement. Comme je lui en demandai la raison, il me dit : ‘Je ne suis pas libre, et quand même on me donnerait des milliers de roupies, je ne pourrais en jouir.’ J'eus compassion de lui, et je dis à l'eunuque d'ordonner qu'on lui confectionnât des vêtements. Il fut aussi délivré de l'esclavage ; il fut en honneur et il reçut une édu-

cation royale. Alors sa figure changea de jour en jour, et il devint comme la lune brillante dans les jours qui précèdent sa pleineur. Il y avait une maison ou plutôt un palais qui était séparé d'un jardin dont celui du paradis était blessé par jalousie. Je lui donnai la maison pour sa résidence, sans regret, ignorant que là même il m'assassinerait. Sa condition d'esclavage cessa entièrement, et il fut renommé dans le commerce. Quant à moi, absorbée dans son amour, je n'avais de repos que lorsque je le voyais. Cependant il arriva à la jeunesse et il entra dans le monde de l'adolescence. La chose fut évidente, et involontairement il se cacha de moi. Comme cette lune ne se présenta pas à ma vue pendant quelque temps, le monde fut ténébreux à mes yeux. Tout à coup, j'écartai la patience de mon cœur, et l'impatience commença à élever en moi la pensée qu'il me trahissait. Les vexations cachées que j'éprouvai finirent par être exprimées sur ma bouche par des soupirs. La pâleur parut sur mon corps et la mort était peinte sur mon visage. On pouvait voir mes lèvres muettes et mes yeux baissés, et si jamais je les ouvrais, c'était pour soupirer. Ma raison était perdue, mes sens troublés, et je restais sans cesse plongée dans l'océan de la misanthropie. La douleur de cette absence se manifestait dans toutes mes paroles, un changement eut lieu dans tous mes mouvements. M'ayant vue à un tel point agitée, mon eunuque prit part à ma peine, et il me dit : 'Je vais sans différer pratiquer un passage souterrain de ce palais jusqu'à l'habitation de ce jeune homme. Lorsque vous désirerez le revoir, vous pourrez aller par ce chemin ou le faire venir auprès de vous.' Quand j'eus entendu l'exposition de ce plan je fus contente, et tout de suite je fis construire ce chemin, et mon jeune homme venait me trouver de temps en temps par ce passage souterrain. Notre réunion avait lieu quelquefois ici, quelquefois là, et nous nous amusions et nous nous divertissions. Jour et nuit le vin passait à la ronde, et nous nous donnions du plaisir

l'un à l'autre. Cependant, une nuit, ce traître se mit à pleurer au milieu de nos plaisirs. J'ignorais son dessein et j'étais enserrée dans le monde de l'amour. Comme je l'interrogeai, je découvris son désir, c'est à savoir un jardin et une esclave. Il désirait faire cette acquisition, mais il en était empêché par le prix qu'on exigeait absolument. Je consentis à le payer. Mon jeune homme, qui était triste, fut alors content et m'exprima sa gratitude. Dès le lendemain matin il acheta ce jardin, et ce méchant fut satisfait.

“Lorsque j'y allai, après quelque temps, je le vis tout à mon aise. Je m'y rendis une nuit, après cent désirs : il y était ; mais, étonnante rencontre ! je le trouvai dans un kiosque, s'amusant, sans égard pour moi, avec cette esclave. J'en fus agitée, et, de jalousie, je fus brûlée comme la viande grillée. Par intuition, je compris l'état des choses ; mais il me demanda pardon de ses actions. Je m'étais dévouée à lui de cœur et d'âme, et comme je m'assis, il fit venir du vin. Il m'en fit boire quelques coupes, qu'il avait eu soin de bien remplir, et il finit ainsi par me faire perdre la raison. Toutefois, le crime était nécessaire pour lui, car il aurait pu se faire que je me fusse vengée. Dieu seul sait quelle devait être la fin de tout cela ; mais ce ne pouvait être que l'infamie la plus absolue. Dans l'appréhension qu'il avait de ma vengeance, il se leva sans remords et il m'assassina traîtreusement. Lorsqu'il crut m'avoir tuée, conformément à son désir, il me mit dans un coffre qu'il lança sous les remparts. Il me traita ainsi, renonçant au sel qu'il avait partagé avec moi. Toutefois, la vie me restait, et je tombai en tes mains. Voilà la cause de mon ignominie ; mais, en compensation, ta passion a eu lieu. Par tes soins, j'ai été sauvée du danger que m'avait fait courir l'amant d'une prostituée. T'ayant vu amoureux, comme je croyais que l'était ce malheureux jeune homme, j'ai enfin laissé tomber sur toi des regards de compassion. Car, comme tu m'as rendu un grand service, j'ai fini par te traiter avec bienveillance.

“Actuellement, je t’ai entièrement raconté mes aventures ; mais, puisque tu veux mon bonheur, emmène-moi d’ici quelque part, car il n’est pas convenable que je reste en ce lieu.” Ayant ainsi parlé, la princesse resta ensuite silencieuse, et moi, tout de suite debout, je mis ma chaussure. Je me fis amener deux chevaux lestes et rapides comme le vent, et je demandai à la princesse de monter sur l’un des deux. Elle s’arma ; mais cette belle qui tranquillisait le cœur, étant une petite lune, ne pouvait devenir Mars. Nous nous mîmes donc en marche à l’aventure ; toutefois une rivière se rencontra sur notre route ; nous n’avions ni bateau, ni barque, ni amis, ni connaissances. Comme nous ne pûmes traverser cette rivière, stupéfait, hésitant et tremblant, je fus désolé. Ayant fait asseoir cette belle en un endroit sûr, j’allai faire des recherches sur la rive. J’allai et je vins beaucoup sans réussir à ce que je désirais. Je retournai désespéré, mais je ne trouvai plus la princesse à sa place. Alors un état de tourment eut lieu pour moi, tel que je ne le désirerais pas pour un ennemi. Je cherchai beaucoup, mais je ne trouvai aucune trace de la princesse, et je résolus ceci dans mon esprit, à savoir que, puisqu’il n’y avait pas moyen de salut ni de remède à l’anxiété que j’éprouvais, il fallait se soumettre au destin et renoncer à la vie. Ayant fait cette résolution, je montai sur une haute montagne, et je voulais m’en précipiter, lorsque tout à coup un cavalier me prit par la main et me dit : “Ne renonce pas à ta vie, et agréé ce que je te dis. Si tu vas du côté de la Grèce, tu y trouveras trois personnes affligées comme toi. Là, il y a le roi Azâd-bakht ; il est aussi affligé de cœur et malheureux. Quand vous cinq serez réunis, ton désir sera accompli, et vous tous, par la grâce de Dieu, vous parviendrez à votre but.”» Ayant ainsi parlé, le derviche ajouta : « Grâce à Dieu, d’après cette indication, nous sommes réunis ; et il est certain que lorsque la rencontre aura lieu avec le roi, les désirs de chacun de nous seront facilités. »

Le second derviche dit alors : « Je vais raconter à vous, qui êtes possesseurs de belles qualités, tout ce qui m'est arrivé. Veuillez m'écouter attentivement et entendre les détails de mes aventures.

« Bien que maintenant je sois revêtu de la livrée des fakirs, néanmoins je suis prince et la Perse est mon pays. Mon père, de son vivant, était très généreux ; je voulus l'imiter. Comme j'avais entendu vanter l'histoire de Hâtim, j'éprouvai le désir de l'égalier en générosité, d'autant que, comparativement à moi, il était dans la gêne. En conséquence, je fis construire un édifice avec quarante portes, pour y distribuer des aumônes. Un fakir vint par chaque porte, et par chacune d'elles il obtint le double de ce qu'il avait reçu dans l'autre. Puis, cet homme avide revint de nouveau à la première porte. J'en fus choqué, et je lui dis : "C'est assez : mon trésor est pour les nécessiteux, mais non pour les gens avides et souillés de péchés." Ayant entendu ces mots, ce fakir, plein de colère et fronçant le sourcil, jeta tout de suite ce qu'il avait reçu, et dit : "Ne vous flattez donc pas d'avoir de la générosité ; il y a à Basra une princesse parfaite en ce genre. Elle donne à chaque fakir le double de ce que vous donnez, et elle chemine ainsi dans le sentier de la vie." Ce fakir se retira ; mais je désirais voir de mes propres yeux les faits et gestes de cette reine de Basra. Je voulais m'en assurer par moi-même, car je ne pouvais le croire. Comme j'étais devenu roi, il m'était loisible de faire ce que je voulais. J'écrivis à mon ministre en fonction pour le charger du gouvernement, et sous l'apparence d'un fakir je partis pour ce voyage lointain. Quand j'arrivai à Basra, je trouvai tout à fait ce qu'on m'avait annoncé au sujet de la générosité de cette princesse. Je désirais avoir une entrevue avec elle, car j'étais épris d'elle de cœur et d'âme. Ayant donc

rencontré un jour un de ses eunuques, j'adressai à la princesse, par son entremise, une lettre très amoureuse, en ces termes :

Lettre du roi de Perse  
à la reine de Basra.

Je suis roi de Perse ; je traite bien mes sujets, et ils trouvent en moi un protecteur. Je dois d'abord m'excuser à votre égard, gracieuse et charmante princesse. Je suis foulé aux pieds par l'amour, à cause de vous, qui faites honte à la pleine lune. Vous êtes généreuse, et je ne dois pas vous cacher que la flèche de votre regard m'a eu pour but. Elle m'a percé sans que je vous aie encore vue, mais je crains que vous n'éprouviez aucune compassion pour moi, et que vous soyez insensible à mon amour. C'est parce que j'ai appris l'excellence de vos qualités que je suis venu ici sous l'apparence d'un fakir et à demi mort. Traitez ma position avec bienveillance et accomplissez le vœu de mon cœur. Faites-moi venir à votre cour, pour que je me dévoue sur le chemin de vos pieds. Si le vœu de votre humble serviteur est accepté, toute douleur sera éloignée de mon cœur. Que la reine m'appelle auprès d'elle, et je lui exposerai mon état. Si la réponse est favorable, j'en éprouverai de la satisfaction et je vivrai, ou, dans le cas contraire, je mourrai. Pourquoi, dans l'espoir d'un solliciteur, en dirai-je davantage ? C'est assez. Salut.

« Lorsque cette lettre fut partie, la réponse m'arriva m'annonçant que je pouvais me présenter tout de suite à la cour. Lorsque j'eus entendu cette nouvelle, la vie que j'avais comme perdue me revint. J'allai donc, et je vis une vieille femme, très parée, et avec une apparence de pouvoir complet. Elle était derrière un rideau doré ; et elle vint les mains jointes

au-devant de moi. En me voyant, elle me dit d'avancer et de m'asseoir. Puis elle ajouta poliment : "La reine a ouvert et lu en entier la lettre affectueuse que tu lui as écrite, et voici sa réponse : d'abord elle te salue. Puis elle dit : 'Je n'éprouve pas de honte à consentir à prendre le prince pour époux, mais il faut qu'il remplisse d'abord la condition exigée. Si je réussis dans ce que je souhaite savoir, le désir du prince sera aussi satisfait.'" Alors je dis aussitôt à cette femme : "Je joue ma vie ; je me lance dans un lac de mille afflictions. Puisque je suis venu, je veux parvenir à mon but. Ainsi fais-moi connaître tout de suite ce qu'il faut que je fasse. Dieu aidant, je n'ai pas d'autre désir que d'exécuter sans reculer la condition exigée." Bref, tandis que j'étais agité et le cœur brûlé, elle fit venir auprès de moi un individu nommé Bihroz. Cet excitateur de trouble dit, en s'adressant à moi, après en avoir obtenu la permission : "Il y a auprès de la reine des milliers d'esclaves. J'en suis un et je me nomme Bihroz. Faisant profession de commerce, j'allai une fois, sans peine ni souci, du côté de Nimroz. Je vis que tout le monde était vêtu de noir, et que grands et petits soupiraient. Évidemment, ils étaient en proie à l'infortune : on pouvait penser qu'ils étaient en deuil de quelqu'un. Je pris de tous côtés des informations, mais personne ne put me donner aucune explication de la chose, et je ne pus deviner la cause de ce deuil. Je restai là quelques jours dans l'étonnement, et un soir on m'annonça ce qui allait avoir lieu. Le lendemain matin tout le monde étant sorti de la ville alla du côté d'un *jangle* et s'y rangea en ligne. L'un soupirait, l'autre pleurait, mais je comprenais que tous étaient dans l'attente. Tout à coup un jeune homme parut monté sur un taureau. Il avait en main une épée tranchante ; et un esclave qui le suivait tenait une espèce de bride qu'il montrait à tout le monde en parcourant les rangs. Puis le jeune homme trancha la tête à l'esclave. Ensuite ce méchant retourna d'où il était venu, et grands et petits se retirèrent en



soupirant. Je fus donc témoin de la folie de ce jeune homme et de la réunion de tout ce monde à cette occasion. Toutefois, personne ne put m'indiquer ce que tout cela signifiait, ni pourquoi cela se passait.

“Lorsque la reine eut entendu le récit de cette aventure, elle résolut de décider que si quelqu'un découvrait ce secret il deviendrait son époux et le maître de son royaume. ‘Si tu as l'ardeur nécessaire, tente l'entreprise, sinon lève-toi et quitte le pays.’ Je dis alors : ‘Je partirai tout de suite et je rapporterai la nouvelle de la chose dans tous ses détails. Mais je suis dans l'appréhension des obstacles du chemin. Si la reine m'accorde la faveur de sa vue, alors elle pourra répondre à tout ce que je lui demanderai, afin que mon trouble se passe.’

“Lorsque la permission de m'expliquer me fut donnée, j'exprimai sans empêchement ce que j'avais sur le cœur. C'est à savoir : ‘Toutes ces choses et ces provisions hors de toute limite, dis-je, ces dépenses et cette générosité qui sont au-delà de l'explication sont telles, que le trésor de Coré n'y suffirait pas ; d'où cela vient-il, et que s'est-il passé ? Quelque idée qu'on ait de la royauté, on doit reconnaître que la chose est impossible. Si j'apprends comment elle a lieu, j'irai alors à la recherche de ce que la reine désire.’

“Quand la reine eut appris ma demande, elle dit : ‘Ma fortune est telle, qu'elle ne finira jamais. Elle est comme une plante de vesces. Je suis en possession d'une indubitable abondance. Le roi mon père avait sept filles ; tout à coup, un soir, il appela toutes ses filles et leur dit : ‘Seriez-vous en possession de votre rang et de votre position si je n'étais roi ? C'est par mon éclat que vous brillez. Vous n'auriez pas de grandeur sans moi.’ Mes six sœurs s'accordèrent à confesser la chose, ce que je ne fis pas, moi coupable. Aussitôt on m'enleva mes ornements et on me fit partir sans hésiter pour le désert. On me laissa au milieu des épines. Il n'y avait pas un endroit où je pusse me tenir dans ce désert. Je n'avais là ni

compagnes ni amies, il n'y avait d'autre bruit que celui de la solitude. Je ne vis pas même de compagnon à mon malheur ; aussi comment dirai-je le tourment que j'éprouvai ? Au lieu de larmes, c'étaient des fragments de mon cœur qui sortaient de mes yeux et qui se pressaient contre mes cils. Dans cette position, je m'assis pleine de confiance en Dieu, lorsque, tout à coup, je vis dans les jangles un pauvre vieillard en pleurs, pareil à un ange, et qui s'appelait Khizr. Cet ami de Dieu, en me regardant bienveillamment, se mit à me dire, les yeux pleins de larmes : 'Tandis que ton père possède un trône et une couronne, il ne te reste maintenant que l'indigence. Tu n'as ni compagnon, ni ami, ni boisson, ni nourriture, si ce n'est le chagrin. Tu n'as pour habitation que ce désert plein d'épines et tu n'as que des soucis. N'attriste pas néanmoins ton cœur et n'oublie jamais Dieu dans ce monde. Pourquoi t'entretenir dans la tristesse ? car il est dit dans le Coran : *Ne désespère pas*<sup>1</sup>. Ne porte pas la moindre appréhension dans ton esprit. Voici quelque chose, prends-le.' Bref, il me donna un morceau de pain dont il faisait sa nourriture, et on aurait dit que la vie revenait dans ma vie. Ce derviche resta donc le compagnon de mon chagrin, et voici quel fut son usage constant. De ce qu'il se procurait en mendiant, il se nourrissait et me nourrissait moi-même. Quelque temps se passa ainsi, puis une chose merveilleuse se rencontra. Un jour, ayant voulu me peigner, je déployai le ruban qui attachait mes cheveux, et alors, par la puissance de Dieu, il tomba tout à coup des plis du ruban de précieuses émeraudes. Je les donnai à vendre à ce vieillard, en lui disant que nous aurions par ce moyen de quoi vivre quelque temps. Sur ces entrefaites, j'eus une bonne nouvelle dans un rêve. 'Creuse la terre, me fut-il dit, comme pour bâtir une maison, et tu trouveras du miel sans l'aiguillon de l'abeille.' Dès le matin je creusai donc la

1. XII, 87.